

PN AAS-156

IAN: 38852

SYSTÈMES D'EXPLOITATION ET ENCADREMENT COMMUNAUTAIRE. L'EXEMPLE DES VILLAGES DE LA VALLÉE DU CHANCAY-PÉROU.

O. Dollfus(*)

INTRODUCTION

L'intérêt d'une recherche sur les systèmes paysans et les systèmes de production agricole dans leurs relations avec la communauté, est d'étudier les conditions de leur stabilité comme les modalités de leurs transformations en fonction des objectifs des agents locaux et des modifications provoquées par la société globale.

L'exemple retenu est pris dans la vallée du Chancay, au Pérou, à 150 km au Nord de Lima. Il fait l'objet depuis plus de cinq ans de recherches conduites dans le cadre de l'Institut Français d'Études Andines, avec l'aide du Comité Gestion des Ressources Naturelles Renouvelables de la Délégation Générale à la Recherche Scientifique et Technique. Le programme associe agronomes et chercheurs en sciences sociales. Il vise à connaître le fonctionnement des sociétés paysannes qui exploitent des finages caractérisés par un fort étagement.

(*) Université de Paris VII, France.

Une remarque est formulée au préalable. Il est vain de prendre le cas choisi, comme représentatif de l'ensemble des problèmes de la paysannerie andine. Cependant, les situations décrites traduisent bien les problèmes rencontrés par une grande partie des paysans des Andes Tropicales.

L'exposé visé à montrer comment les systèmes se forment, se reproduisent, et disparaissent. Il comprend une description des éléments des systèmes les plus directement perceptibles dans les paysages, avec une mise en place spatiale; une analyse succincte de la situation au milieu du XX^{ème} siècle et un *flash back* qui permet de montrer comment les finalités des systèmes se sont modifiées au cours des siècles, en fonction des politiques suivies par les gouvernants, et une description de l'hétérogénéité des situations locales dans les années 1975-1980 et une interrogation sur l'avenir des exploitations et des communautés, sur les rôles assignés aux unes et aux autres dans le Pérou contemporain. Des tableaux schématisent les situations.

PAYSAGES ET ÉLÉMENTS DES SITUATIONS SPATIALES

Une description sommaire se donne (cf. Figs. 1, 2 et 3) des petits villages, installés à mi-pente, vers 3 000 m d'altitude, aux maisons d'adobe et de toits de tôle, tassées les unes contre les autres. Ils comptent de 100 à 300 ha.; des finages disposés sur de longs versants ou dans des bassins torrentiels, raccordés vers le bas jusqu'à la rivière Chancay entre 1 500 et 1 600 m et vers le haut aux crêtes et rebords des plateaux volcaniques des *punas* (steppes herbeuses) entre 4 500 et 4 900 m.; une situation sous le II^o de latitude Sud, en pleine zone tropicale. D'où la faiblesse des variations thermiques mensuelles (de un à deux degrés). À 3 000 m. les températures moyennes annuelles sont de l'ordre d'une quinzaine de degrés, et il n'y a pratiquement pas de gels nocturnes au sol. À 4 000 m. les moyennes sont de huit degrés, et les gelées nocturnes et matinales sont quotidiennes pendant la saison sèche. À 2 000 m. la température moyenne est voisine de 20°. Sauf en hivernage, l'air est sec et ventilé par les vents locaux. Il y a d'ensoleillement malgré les effets de masque, dûs aux reliefs, aussi, des contraintes hydriques et topographiques vigoureuses. Les pentes sont raides (les moyennes tournent autour de 25° à 30°); la situation sur le flanc occidental sec des Andes Tropicales du

Sud commande la répartition des précipitations; le gradient d'aridité s'accroît vers le bas. L'eau est l'élément naturel mal réparti dans l'espace et dans le temps. Les précipitations tombent entre les mois de novembre et d'avril-mai. À plus de 4 000 m., elles sont approximativement de 600 à 800 mm; à 3 000 m. elles varient entre 150 à 600 mm.; elles ne sont que de quelques dizaines de millimètres et parfois moins de 2 000 m. Enfin, elles se caractérisent par une grande variabilité interannuelle, d'autant qu'elles sont faibles et par une répartition mensuelle différente selon les années. L'hivernage, la saison des pluies commence en novembre et finisse en mai, ou bien ne débute qu'à la mi-janvier pour s'arrêter en mars.

La contrainte de la pente a été partiellement surmontée pour les activités agricoles avec la construction de terrasses: les *andenes* dont certaines datent d'une dizaine de siècles sinon plus. Les terrasses entaillent vers 3 000 m des altérites sableuses, nées de la désagrégation de diorites ou des colluvions glissées et altérées, issues de roches volcaniques qui affleurent dans le haut des pentes. Elles sont soutenues par des murs en pierre.

L'épaisseur de la terre arable est généralement poreuse par suite de la texture et de la faiblesse des sols en matière organique, elle est variable du bord interne, où elle est réduite au bord externe, où les sols sont plus limoneux et profonds: d'où une circulation différente de l'eau dans le sol et des rendements très variables sur un ou plusieurs mètres. La raideur de la pente limite la largeur des parcelles et leur surface. La parcelle médiane à San Juan, où les terroirs ont été mieux étudiés que dans les autres communautés, est d'un are et un quart. Elle est le double à Pampas de la Florida où les terroirs irrigués sont moins pentus.

Dans la mesure où les travaux agricoles se font à l'outil, l'hétérogénéité des champs, leur faible dimension, les obstacles créés par les murettes ne sont pas des contraintes négatives décisives. Ils le deviennent avec l'introduction de la machine dans les activités agricoles.

Une irrigation complémentaire est nécessaire entre 3 200 m et 2 800 m; elle est indispensable en dessous. Les réseaux d'irrigation anciennement ont été mis en place; la plupart d'entre eux remontent à l'époque coloniale. L'eau est dérivée à partir de torrents qui naissent dans les hauts bassins autrefois glaciaires. Le débit des torrents diminue en fonction de la durée de la saison sèche et du volume des pluies tombées en hivernage au dessus de 3 800 m. L'eau dérivée du

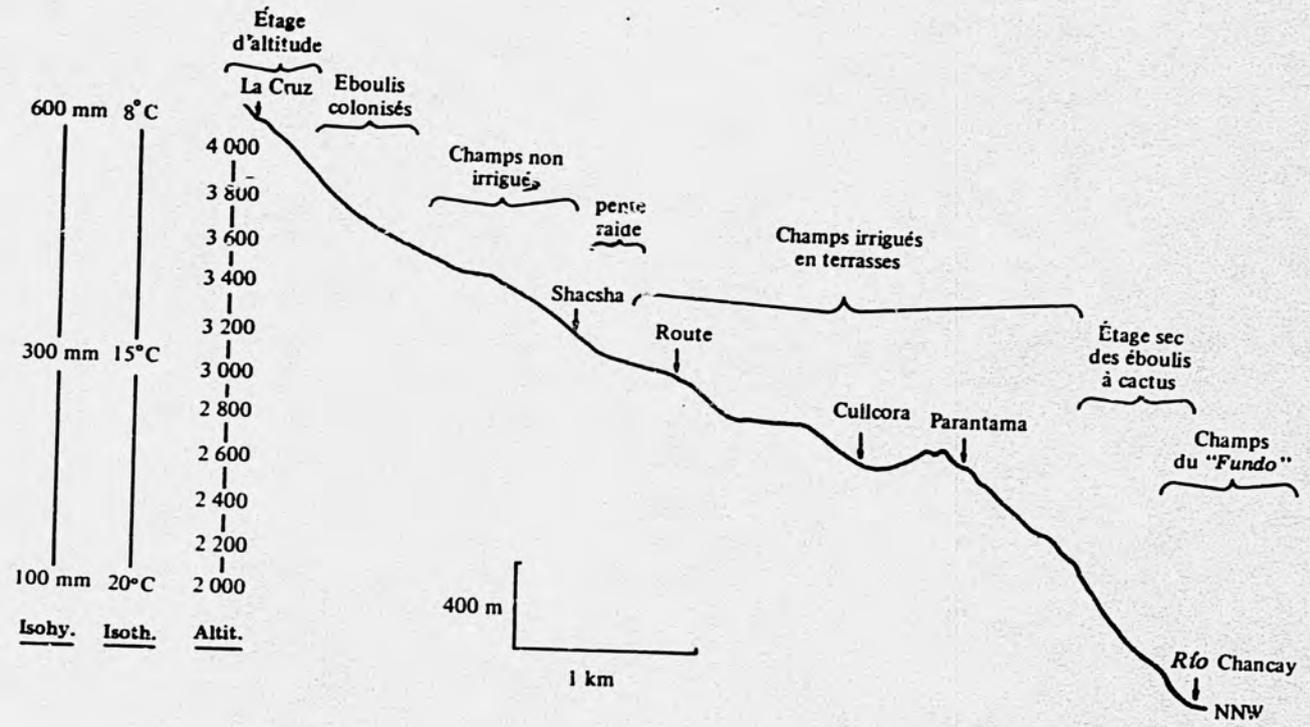


Fig. 1. Coupe du versant.

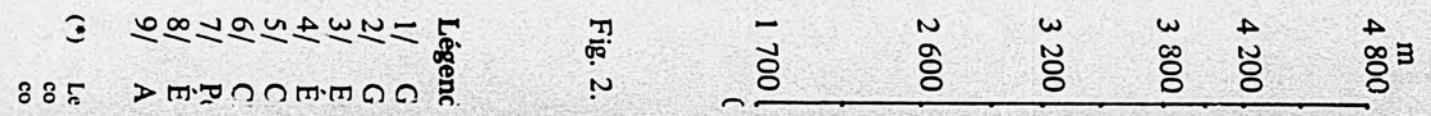


Fig. 2.

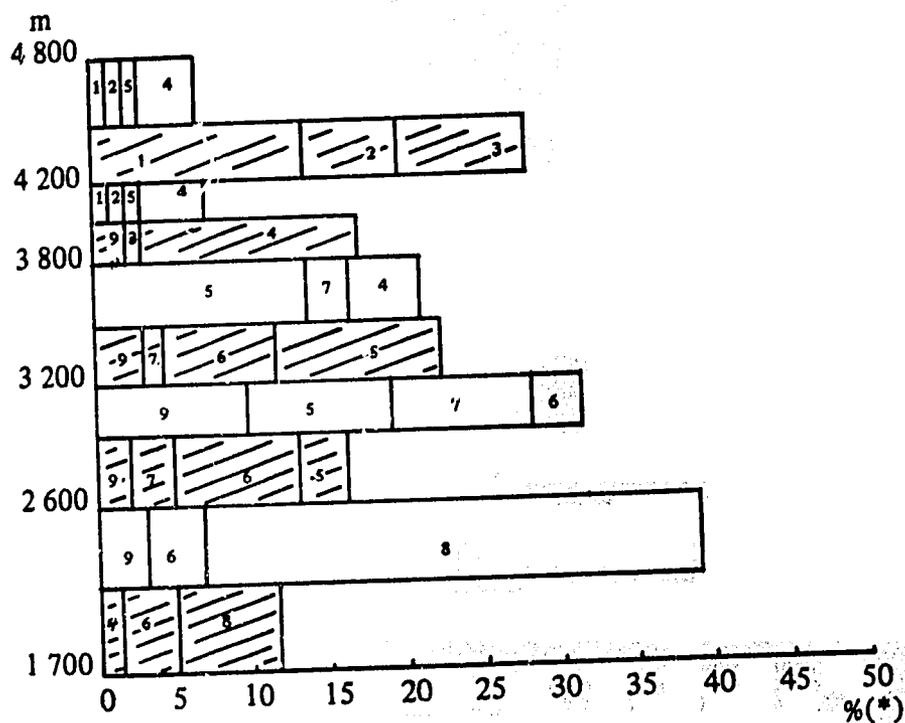
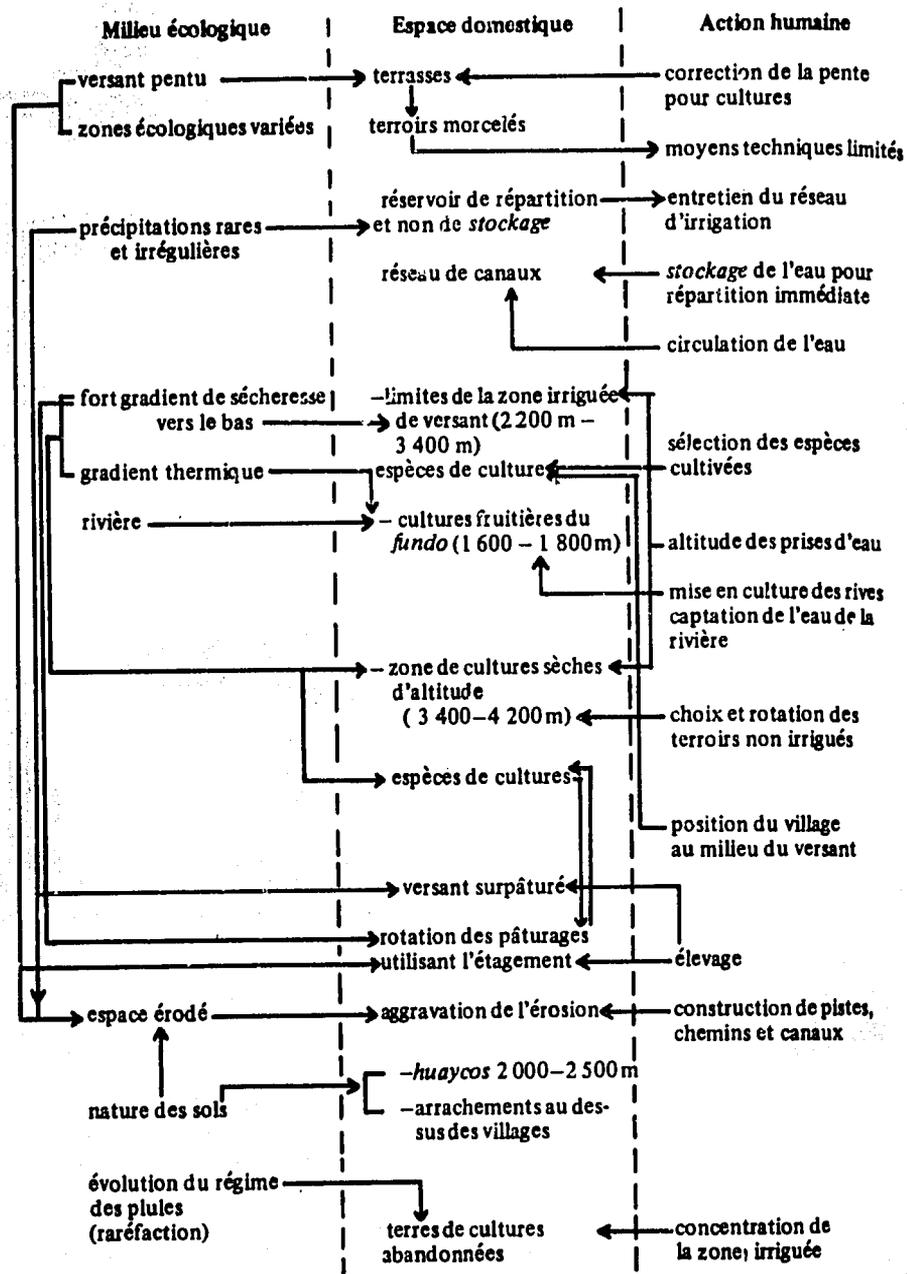


Fig. 2. Distribution des paysages par tranches d'altitude.

Légende

- 1/ Geosystème de la *puna*.
- 2/ Géofaciès des tours volcaniques.
- 3/ Eboulis vifs.
- 4/ Étage des éboulis colonisés.
- 5/ Champs de cultures non irriguées.
- 6/ Champs de cultures irriguées.
- 7/ Pentes raides.
- 8/ Étage des éboulis à cactus.
- 9/ Affleurements rocheux.

(*) Les pourcentages en abscisse se rapportent à la superficie totale du finage de chaque communauté. En ordonnée dans une même tranche d'altitude, on a regroupé les deux communautés de San Juan et de Huascoy (hachuré).



Légende:
fève, blé, pois.

Fig. 3. L'espace domestiqué.

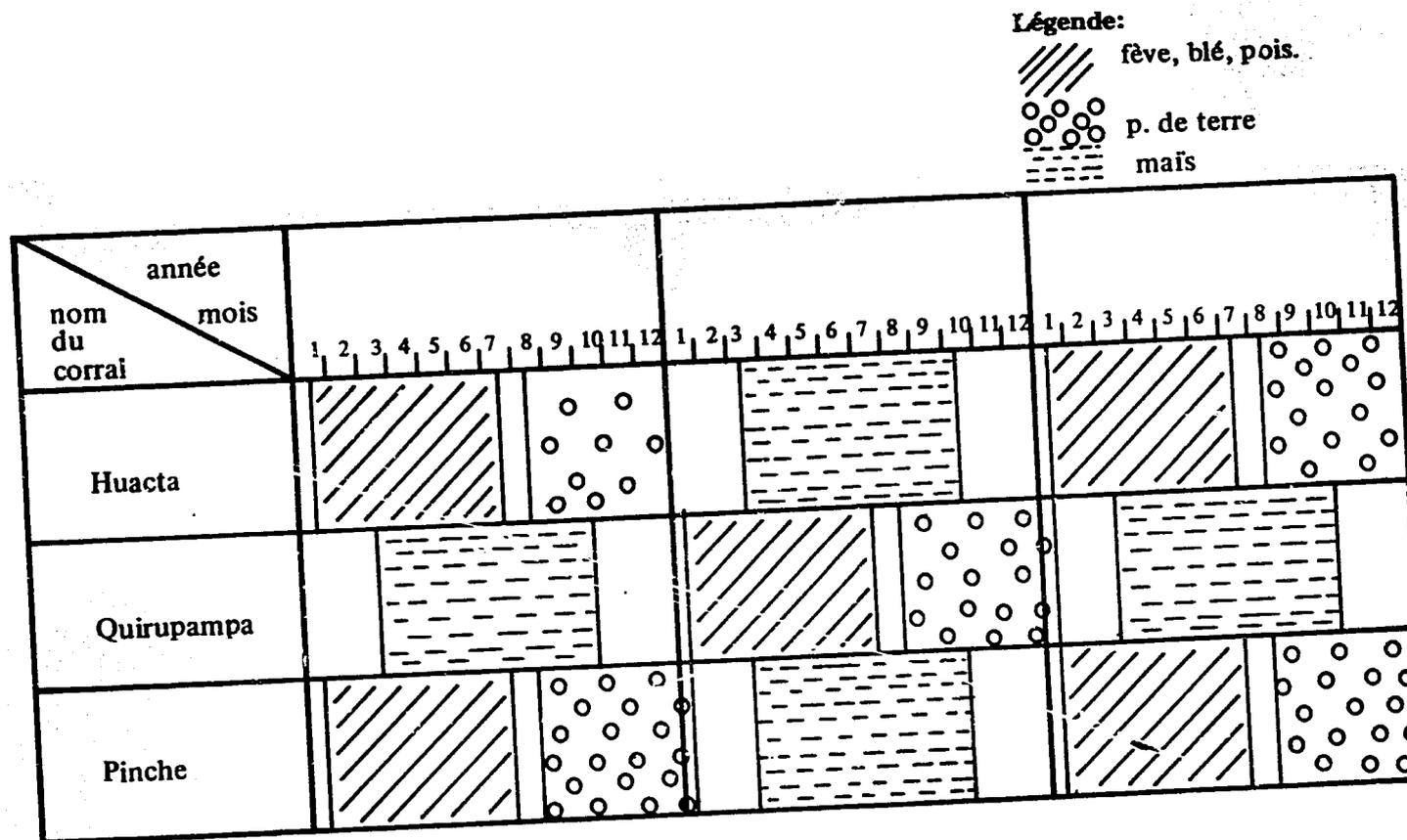


Fig. 4. Rotation des cultures dans les *corrales* à San Juan.

torrent est *stockée* pendant quelques heures dans des réservoirs, avant d'être redistribuée sur les champs. On observe, d'importantes pertes d'eau dans les canaux d'amenée et de distribution; par ailleurs, des apports d'eau massifs (mais espacés) provoquent lessivage et ruissellement. A bien des égards, cette eau rare et indispensable, apparaît ni contrôlée, ni utilisée judicieusement. Quelques sources, souvent nourries par les eaux d'irrigation, affluent à mi-versant; elles n'ont qu'un débit très faible.

Des terroirs se distribuent, en solution de continuité, par morceaux, de 4 000 m à 1 500 m. Entre 3 500 m et 4 000 m les parcelles de *secano*, de cultures sous pluie, sont actuellement rarement utilisées. On y pratique (—ait), un assolement sur deux ou trois ans, d'abord de la pomme de terre, puis de l'oca (*Oca oxalis*) avant un retour à la friche pâturée pendant huit à dix ans (cf. Fig. 4). La préparation de la terre se fait en saison sèche, à la barre à mine et à la *taclla* (bêche andine), avec au moins deux façons; les semailles ont lieu au début de l'hivernage, la récolte au début de la saison sèche. Bien que les sols, légers, soient riches non dépourvus de matière organique, les rendements sont souvent médiocres (de 30 à 60 kg à l'are), et variables par suite des gelées, de la faiblesse des précipitations ou encore des attaques de mildiou.

Entre 3 200 et 2 800 m, les *corrales*, terroirs irrigués, enclos; situés à proximité des villages, sont divisés en trois soles: la première de janvier à juillet porte des céréales (blé, orge, avoine) et des légumineuses (pois, fèves, haricots); la seconde les mêmes plantes, également de janvier à juillet, puis d'août à janvier des pommes de terre; la troisième est consacrée au maïs (*choclo*) planté en avril, récolté en septembre-octobre (cf. Tableau N° 1). Ces *corrales*, parcourus par le bétail, après la récolte qui y mange les fânes et débris des cultures sont médiocrement fumés et la restitution de la matière organique se fait de manière irrégulière (peu de fumier et déjections réduites du bétail qui ne reste que peu de temps sur ces parcelles pour consommer les pailles). Les terres sont travaillées à une profondeur inégale par la *taclla*; les adventices sont retournées à la houe ou ramassées à la main. Ces *corrales*, aux parcelles de petites dimensions, situées dans les secteurs particulièrement raides des finages, constituent des quartiers ruraux, qui ne dépassent pas la dizaine d'hectares. Pendant l'hivernage, ils bénéficient de 150 à 500 mm d'eau de pluie et de l'irrigation libre (de janvier au 15 avril) et d'une irrigation par tour (*turno*) en saison sèche (un tour d'eau par exploitant chaque quinzaine en début de saison sèche, ensuite tous les trois semaines, voire tous les mois). Par manque d'eau, toutes les parcelles ne sont pas cultivées.

TABLEAU N° 1. Calendrier agricole.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
POMME DE T. d'altitude	<i>cushpar</i> (*)		buttage		récolte			prep. semailles				
POMME DE T. irriguée	récolte		jachère ou autre culture		prep. semailles <i>cushpar</i>			irrigation		buttage engrais		pluies
MAÏS des <i>corrales</i>	jachère ou autre culture		prep. de la terre		semailles			irrigation		récolte		jachère ou autre culture
MAÏS du <i>maizal</i>	prep. de la terre		semailles <i>cushpar</i>		irrigation tous les 15 jours		récolte <i>choclo</i>		récolte maïs sec		jachère	
FÈVES, BLÉ POIS	semailles		irrigation tous les 15 jours engrais éventuellement		récolte			jachère ou autre culture				
PÊCHES	1/	prep. élagage engrais		irrigation insecticide			récolte		défoliant			
	2/	défoliant		prep. élagage engrais		irrigation insecticide			récolte			

(*) *cushpar*: boucher les trous.

Les *maizales*, entre 2 700 m et 2 300 m sont traditionnellement consacrés, comme leur nom l'indique, à la culture du maïs. Cependant, depuis un siècle la moitié des parcelles est en luzernières pâturées directement sur pied par le bétail. Et maintenant, essentiellement en dessous de 2 500 m, les vergers de pêcheurs s'étendent au dépens du maïs et de la luzerne.

En bordure du Chancay, sur des terrasses alluviotorretiennes comportées de gros blocs; le terroir allongé, en bande étroite des *fundos*, est irrigué toute l'année par dérivation de la rivière. Actuellement les parcelles, de grandes dimensions (parfois plusieurs dizaines d'ares) sont couvertes d'arbres fruitiers (pêcheurs, pommiers), ainsi que par quelques luzernières. L'ensemble des terroirs cultivés ne couvre que des surfaces réduites: une vingtaine d'ha pour la communauté de San Juan, une cinquantaine pour Huascoy, soixante-dix pour Pampas de la Florida. En dessous de 2 700 m, les conditions thermiques permettent de pratiquer toutes les cultures de la zone tempérée et de nombreuses cultures des zones subtropicales. On peut y pratiquer de quatre à six coupes de luzerne ou passage de bétail par an sur la luzernière; au dessus de 2 600 m la gamme des cultures tempérées reste ouverte presque jusqu'à 4 000 m, donc on a un grand choix de cultures possibles sur une brève distance.

La partie inférieure des versants est désertique, rocheuse et caillouteuse, de couleur ocre-fauve, piquetée de quelques *cereus*. Au dessus de 2 500 m, des landes à ligneux verdissent pendant l'hivernage, avec un tapis de mousses et de graminées. Ce sont les parcours du bétail. Il est difficile d'en estimer la potentialité fourragère, variable selon les stations, les années et saisons, la charge passée en bétail. Elle est peut être comprise entre 200 à 500 UF/ha. Le haut des finages est formé de parois rocheuses, d'éboulis, de chaos de blocs ou encore d'anciens bassins glaciaires, inégalement revêtus par la steppe de la *puna*.

EXPLOITATION SIÈCLE

a. Traits d'

Les es
blé, tubercu
avec cepen
exploitatio

On a
les. Chaque
palement d
terres arabl
en moyen
et moins d
Huascoy e
pentus (gr
d'eau qu'à
module m
Les travail:

La te
l'araire qu
croupes cu
semailles, l
ou de maï
tubercules

La fo
pas de div
femmes o
et surtout
font la cui
ses sèchée:

L'éle
l'ensemble
parcours :
pour s'a
mité du

EXPLOITATIONS ET COMMUNAUTÉS AU MILIEU DU XX^{ème} SIÈCLE

a. Traits d'ensemble

Les exploitations agricoles associent productions vivrières-maïs, blé, tubercules, pois et haricots —et un élevage principalement bovin, avec cependant deux ou trois moutons, un porc et quelques ânes par exploitation.

On a vu que ces productions sont réalisées sur de petites parcelles. Chaque exploitation en possède plusieurs dizaines, situées principalement dans les terroirs des *corrales* et des *maizales*. La surface de terres arables, exploitées par une famille est de l'ordre de 40 à 50 ares en moyenne à San Juan (avec une fourchette comprise entre 20 ares et moins d'un hectare), de 60 à 80 ares dans les villages voisins de Huascoy et de Pampas de la Florida qui disposent de terroirs peu pentus (grands panneaux glissés à Pampas de la Florida) et davantage d'eau qu'à San Juan; 60 à 80 ares correspondent à peu près au module moyen des exploitations dans la haute vallée du Chancay. Les travaux se font à l'outil: *taclla*, barre à mines et houe.

La terre est travaillée au moins deux fois avant les semailles; l'araire qui servait à la préparation des champs de blé sur de hautes croupes cultivées en *secano* vers 3 200 m, a été oubliée. Après les semailles, les adventices sont nettoyés dans les champs de tubercules ou de maïs à la main ou bien sont binés; le maïs se récolte par épi; les tubercules sont déterrés à la houe.

La force de travail provient essentiellement du couple. Il n'y a pas de division sexuelle précise du travail dans les champs, mais les femmes ont les lourdes charges de la répartition de l'eau d'irrigation et surtout de la surveillance et des soins apportés au troupeau. Elles font la cuisine, cherchent le combustible (branchages des landes, bouses séchées et autres).

L'élevage est pratique sans stabulation. Les bovins parcourent l'ensemble du finage pendant l'année. Ils pâturent en saison sèche les parcours au dessus des villages, parfois faisant longs déplacements pour s'abreuver. En hivernage, ils se tiennent à la proximité du village et, après les récoltes consomment sur les champs

les restes des cultures. L'élevage ovin et les troupeaux de chèvres disparaissent au profit des bovins. La variété locale *chusca* est de petite taille, résistante aux pénuries alimentaires. Les animaux adultes pèsent de 150 à 200 kg; le troupeau est constitué à moitié par des vaches qui ont en moyenne un veau tous les deux ans, pendant l'hivernage. Les vaches allaitantes, les bonnes années, sont traitées; elles donnent de un à deux litres au plus d'un lait à transformer en fromage. Pendant la saison sèche la vie du troupeau s'organise à partir des *vaquerías* tenues exclusivement par les femmes.

Tant pour les travaux agricoles, que pour la surveillance du troupeau, des pratiques d'entraide (*ayni*) jouent dans le cadre de la parenté biologique ou sociale et permettent à certains de disposer à bon compte de prestations de travail. Ceci à charge d'une réciprocité ou de services à rendre de façon différente. À San Juan comme dans les communautés voisines, au milieu du XXème siècle, l'exploitation agricole n'est possible que si son chef est membre de la communauté. Ce qui n'est pas nécessairement le cas dans tous les villages du Chancay; à Pacaraos, par exemple.

La communauté est la collectivité sociale et territoriale qui regroupe dans son Assemblée, institution délibérante, tous les chefs de famille responsables de l'exploitation agricole. Les *comuneros* participent au gouvernement local, avec l'exercice de charges annuelles tournantes.

La communauté gère le finage et le défend contre les atteintes venues de l'extérieur: conflits avec les communautés voisines à propos des limites, du pâturage des animaux, de la répartition de l'eau ou encore la défense contre une appropriation privative de terres par des étrangers à la communauté. Son président la représente, vis-à-vis, de l'extérieur. L'institution communale organise et veille à la répartition de l'eau d'irrigation entre avril et décembre. Elle décide de la mise en culture des terres de *secano* comme de l'ouverture et des modalités d'utilisation des parcours. Elle perçoit des redevances modiques par tête de bétail. Elle loue à son profit ou redistribue les terres basses des *fundos* proches du Chancay. Elle fait exécuter par les *comuneros* les travaux collectifs (*faenas*): la construction et entretien des chemins, le système d'irrigation, les bâtiments publics comme l'école ou l'église. Ces travaux dont l'importance varie selon les années, représentent de cinq à 10% du temps de travail annuel du *comunero*.

I
secano
être n
s'expl
corral
peuve
dre, n
Table

nero
sans l
qui n
cham
n'est

b. L:

recor
ge es
l'avai
(conf
territ
sions
minu
tion
affiri
agric
mém
irriga

coût
décr
et le
de n
privé
indie
en p

Les parcours sont donc du domaine communal. Les champs de *secano*, identifiés dans le cadre de chaque exploitation, ne peuvent être mis en culture qu'après une décision de la communauté, ce qui s'explique par leur localisation dans les parcours. Les champs des *corrales* et *maizales* sont de fait, la propriété des exploitants qui peuvent les céder, les louer, les distribuer à leurs enfants et les vendre, mais seulement à d'autres membres de la même communauté (cf. Tableau N° 2).

Il y a donc un recouvrement nécessaire entre le statut de *comunero* et la fonction de chef d'exploitation. L'un ne se conçoit pas sans l'autre. Ce qui pose le problème de l'entrée dans la communauté, qui ne se fait que lorsque l'on est adulte, que l'on possède quelques champs et que l'on est marié: le fonctionnement de l'exploitation n'est pas possible sans femme.

b. La situation vers 1950

Il y a dix ans que la communauté de San Juan a été officiellement reconnue comme *comunidad indígena*. Donc, depuis 1950 son finage est officiellement délimité et ne peut plus être contesté comme il l'avait été au cours des décennies et même des siècles précédents (conflits avec Pampas). Son droit à l'eau du Mihua, qui coule sur le territoire voisin de Huascoy est reconnu; il avait fait l'objet de discussions dès le XVII^e siècle. San Juan bénéficie de l'eau du Mihua de minuit à midi. En 1940, la communauté avait décidé que la répartition de l'eau se ferait par tête, et non en fonction de la surface, affirmant ainsi sa volonté de réguler la dimension des exploitations agricoles par le biais de la distribution égalitaire de l'eau. Enfin, au même moment la décision est prise de ne jamais louer des terres irriguées ou des parcours à des baux emphytéotiques.

Cette reconnaissance officielle obtenue après une longue et coûteuse procédure mettait fin à plus d'un siècle d'incertitudes. Les décrets de Bolívar pris à Trujillo qui abolissent la législation coloniale et les statuts reconnus aux *comuns de indios* et suppriment les biens de mainmorte et les propriétés collectives au profit de la propriété privée individuelle, avaient ouvert la voie à l'accaparement des terres indiennes par des exploitants désireux de se constituer des domaines en pleine propriété.

TABLEAU N° 2. Tableau récapitulatif du foncier.

TERROIR	TYPE DE PROPRIÉTÉ	USAGE	INTENSITÉ D'UTILISATION
SECANO	semi-communale	usage privé, gratuit, localisé et occasionnel.	terrasses mal entretenues: moyenne 0.8 are, ni irrigation, ni amendement. Une récolte de tubercules par an.
	communale	usage collectif pour pâturages moyennant impôt.	évolution du bétail sur les terroirs en fonction de l'humidité.
CORRALES	semi-privée	usage privé temporaire gratuit pâturage collectif en période de jachère.	culture en continu toute l'année, irrig. permanente en saison sèche, terrasses bien entretenues: moyenne 1.3 are amendement.
MAIZAL	privée	usage privé, permanent, gratuit.	irrig. d'avril à juillet. 1 récolte de maïs par an. 1 ou 2 récoltes de pêches terrasses bien entretenues: moyenne 1.3 are, amendement.
FUNDO	communale	location pour usage privé.	irrigué en permanence par la rivière Chancay 1, ou 2 récoltes de fruits par an, amendements.
		travail par la communauté en <i>faenas</i> .	
	privée	usage privé pour quelques familles riches qui se sont appropriées ces lopins au début du siècle.	idem

E
 méritati
 Juan, 1
 fond c
 L'arbo
 Huayo
 plants
 semés
 voisins
 Côte.

L
 pratique
 de l'al
 teint l
 affecté
 terre é
 vendue
 tation
 est cor
 est rési
 des éle
 échange
 séchée:
 est con

L
 compte
 moyen
 finage,
 un caf
 geable
 cre fou
 lab'our
 ne s'y
 capital
 temps
 tations
 sociaux
 L
 les déf
 neures

En 1950, le Pérou compte neuf millions d'habitants et l'agglomération de Lima n'atteint pas le million. La route n'arrive pas à San Juan, mais le projet de raccorder les villages des versants à la route du fond de la vallée est en cours d'exécution au moyen des *faenas*. L'arboriculture fruitière qui se développe dans la vallée proche de Huayopampa n'a pas fait son apparition à San Juan, mais les premiers plants sont mis en terre dans le *maizal* de Pampas. Les *fundos* sont semés en luzerne et en partie sont loués à des éleveurs des villages voisins qui y mettent à l'embouche le bétail avant de le vendre sur la Côte.

Le noyau fort des exploitations s'organise à partir des cultures pratiquées dans les *corrales* et *maizales*, qui doivent fournir l'essentiel de l'alimentation nécessaire à la vie de la famille. Le mildiou qu'atteint les cultures de pommes de terre dans les champs de *secano* a affecté particulièrement à Pampas dont la production de pommes de terre en altitude était une ressource importante et en grande partie vendue à Lima. Le maïs, avec les tubercules, reste la base de l'alimentation quotidienne. Les grains sont triés en trois catégories: la grosse est conservée pour l'alimentation locale et pour la vente; la moyenne est réservée pour le troc pratiqué en novembre dans les maisons, avec des éleveurs des *punas* qui viennent avec des caravanes de *llamas* à échanger des tissus de laine, des poteries et des pommes de terre séchées (*chuño*) contre du maïs; la troisième, aux grains médiocres, est consommée par la volaille et le cochon.

Le bétail est surtout bovin. En 1950, à San Juan le troupeau comptait 260 têtes de gros bétail, ce qui fait par exploitation une moyenne de cinq à six têtes dont la moitié de vaches. Au niveau du finage, la charge animale n'est pas excessive. Cet élevage qui constitue un capital et dont les fromages constituent un élément non négligeable dans la diète des familles n'est pas associé aux cultures: médiocre fourniture d'engrais, pas d'utilisation de l'énergie animale pour les labours ou le battage. Il se juxtapose à l'activité agricole plutôt qu'il ne s'y intègre, bien qu'il constitue un élément déjà important dans le capital de certaines exploitations. Il mobilise une part importante dans le temps des femmes et il joue un rôle non négligeable dans les manifestations festives (par exemple les *rodeos*) et il pèse dans les rapports sociaux de production.

Les enfants fréquentent l'école primaire; ouverte au village mais les départs à la ville pour y suivre des études secondaires et supérieures ne sont pas encore nombreux. Le système a deux compartiments

(cf. Fig. 5) exploitation familiale et communauté assurant à la plupart des familles une pauvreté répartie. La régulation s'effectue par le biais, déjà vu, de l'eau, par la capacité de la famille de faire face aux moments de pointe dans les travaux agricoles (début de l'hivernage, notamment). Les fêtes, avec l'abattage d'animaux qu'elles entraînent, les dépenses en boissons et orchestre qu'elles impliquent sont un moyen de redistribuer la richesse accumulée et d'écarter les différences économiques. Les rapports à l'extérieur sont de deux ordres: persistance du troc saisonnier déjà signalé; achats à Huaral du sel, des bougies, de riz, de pâtes et de sucre, et d'alcool. Pour avoir de l'argent frais, outre la vente d'un ou deux animaux par an, il est généralement nécessaire d'aller s'employer pendant quelques mois ou quelques années dans les *haciendas* de la Côte ou les mines de la Cordillère. Dans les années 50, ces entreprises recrutent encore, bien qu'elles s'efforcent d'avoir des salariés permanents.

Le courant d'émigration vers la Côte se développe. Ceux qui partent sont sans possibilité —ni esprit— de retour; on ne peut plus diviser à chaque génération les exploitations agricoles, qui ne parviennent pas à assurer l'autonomie de subsistance des familles; le remplacement des exploitants âgés se fait, (dans les années 50 à effectifs égaux, ce qui signifie que la moitié des jeunes doit aller s'employer ailleurs.

Ainsi le système local livre à bon compte aux entreprises de la main-d'oeuvre dont il a eu à supporter la charge de l'élevage. Le capital foncier des communautés apparaît maintenant préservé après un siècle de tensions, d'inquiétudes et de conflits. Apparemment, le système paraît stable sous la réserve que les exutoires (villes, mines et *haciendas*) épongent le plein de travailleurs et qu'une partie des émigrés puisse épargner sur des salaires correspondants pourtant au minimum vital un peu d'argent, pour faire face aux dépenses de la famille restée au village, au coût d'une fête ou encore aux frais d'installation d'un jeune couple.

Ces finalités internes: assurer la subsistance du groupe local, famille et communauté, au prix d'un niveau de vie bas, et moyennant un travail faiblement productif (le groupe familial produit dans son année de 300 à 400 kg de grains— maïs et blé—quelques centaines de kg de tubercules et des haricots, d'élevage, d'un cochon et d'un ou deux têtes de bovins) sont celles de la plupart des collectivités paysannes. Les finalités externes, considérées dans les rapports des paysans minifundistes avec la société, sont la livraison à très bon

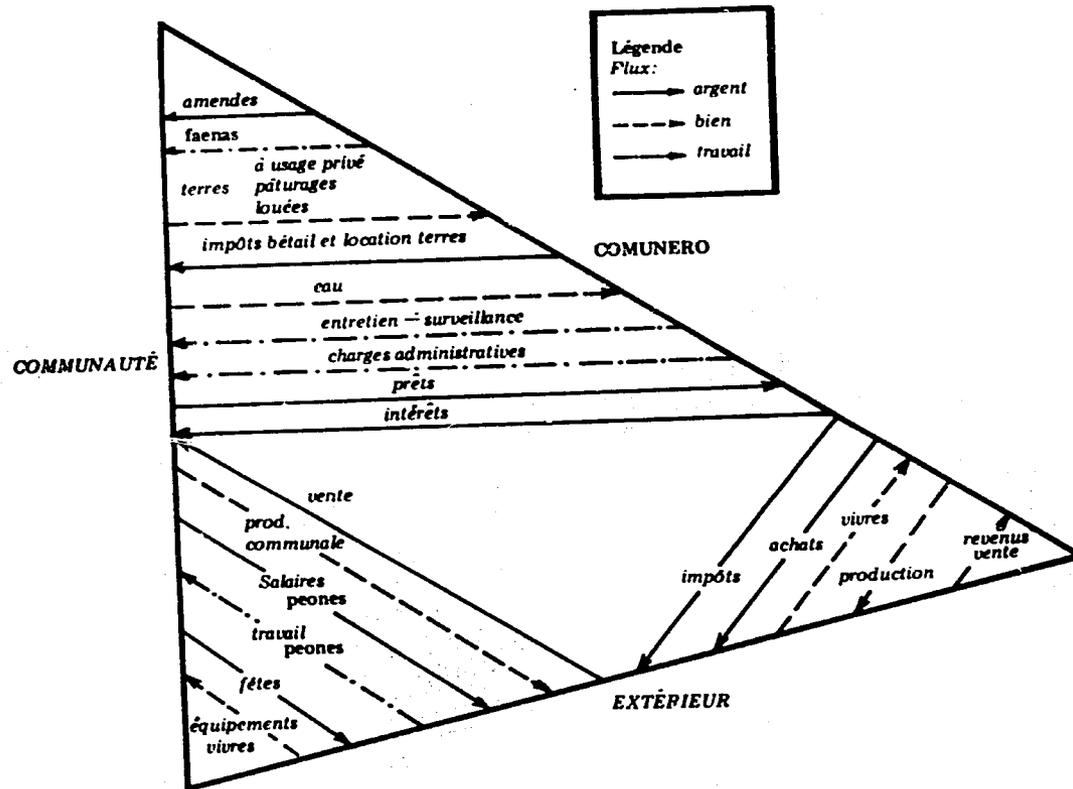


Fig. 5. Rapports communauté – comunero.

compte d'une force de travail aux entreprises. Elles sont moins importantes que celles assignées au paysannat indien à l'époque coloniale.

c. *Flash back*

Ces villages sont des créations datant du lendemain de la Conquête Espagnole et répondaient à des objectifs précis (cf. Fig. 6). Le regroupement en villages des *ayllus* préhispaniques (groupes locaux de tendance endogamique se réclamant d'un ancêtre commun) devait permettre un contrôle facile des populations indiennes, décimées par la Conquête et ses suites, aider à leur évangélisation, mais, surtout, il avait une finalité économique. Il permet la ponction d'une partie de la force de travail des paysans par le biais de la *mita* (travail obligatoire dans les mines ou dans les services domestiques) et rend aisé le prélèvement en argent ou en produits du tribut versé à l'*encomendero* et à l'administration fiscale espagnole.

Il était un noble espagnol, auquel on remettait un lot d'indiens installés sur un territoire et qui correspondait à une ancienne chefferie ou un fragment de chefferie; les *Atavillos* remis à F. Pizarro pour la rive gauche du Chancay. Leur contrôle avait son relai local dans le *cacique*, notable indien, souvent descendant des familles de *kurakas* (chefs préhispaniques). Il était l'intermédiaire entre les autorités espagnoles et la population paysanne indienne regroupée en villages. À la fin de l'époque coloniale, aux diverses prestations, souvent notablement allégées dans le cas de la *mita* minière s'ajoutait l'obligation d'acquérir des marchandises venues d'Espagne: d'où pour les paysans la nécessité de vendre sur le marché une partie de leur production vivrière pour procéder à des achats obligatoires. Politiquement, financièrement et économiquement, ces *comuns de indios* étaient étroitement intégrés dans le dispositif colonial espagnol dont ils constituaient l'une des bases. Et l'on sait que dès la fin du XVI^{ème} siècle, les *reducciones* du Moyen Chancay livraient du maïs aux élevages de cochons de la Côte qui fournissaient de la viande à la ville de Lima.

En même temps, sans que l'on assiste à de profondes transformations dans l'utilisation des techniques et des instruments agricoles, les productions se diversifient avec la venue des céréales de l'Ancien Monde (blé, orge et avoine). L'introduction progressive d'animaux

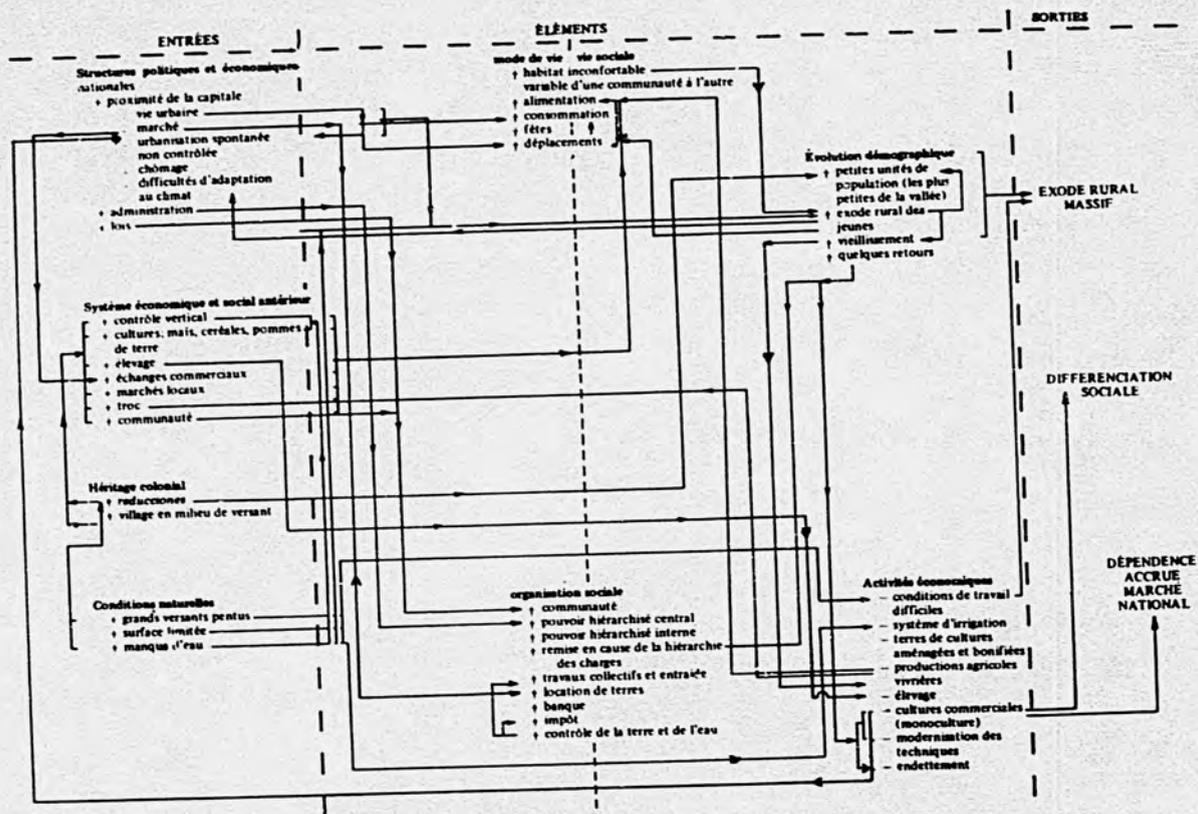


Fig. 6. Système général détaillé des quatre communautés.

domestiques (chevaux, ânes, bovins, ovins et porcins) change les rapports sociaux de production, elle constitue un facteur de transformation des milieux: la forêt claire est transformée en landes de parcours. Techniques et pratiques sont celles de l'Empire Incaïque (surtout pour les productions agricoles) et de l'Espagne Médiévale (surtout pour l'élevage) qui se perpétuent dans les montagnes andines sans toujours se compléter. On l'a déjà noté, l'élevage est plus ajouté qu'intégré dans le procès de production agricole. Et il est probable que la productivité de la terre et celle du travail n'étaient pas très différentes au début du XVII^{ème} siècle et au milieu du XX^{ème} siècle dans les terroirs étagés des grands versants de la vallée du Chancay.

On doit alors s'interroger sur la capacité des exploitations et des communautés à dégager suffisamment d'excédents pour payer le tribut, et à la fin de l'époque coloniale, pour acheter des marchandises venues d'Espagne. La deuxième moitié du XIX^{ème} siècle est la période du dépeçage des communautés par l'entreprise individuelle capitaliste. Cependant, ces terres sèches et raides n'attirent pas les entrepreneurs agricoles qui préfèrent s'approprier, des terres irriguées que des oasis ou des pâturages étendus dans des *punas*. Ici ce ne sont que les terres irriguées des *fundos* qui sont l'objet de convoitises. Elles sont particulièrement bien situées entre la haute *Sierra* et la Côte et constituent une étape privilégiée, comme lieu d'engraissement des animaux sur les luzernières avant leur vente sur la Côte. D'où les actions, souvent réussies, pour arracher aux communautés des versants pour lesquelles elles faisaient figure de terroirs périphériques, éloignés et malsains.

Ainsi la situation décrite pour le milieu du XX^{ème} siècle n'est elle qu'un moment d'apparente stabilité, à la fois fonctionnelle et institutionnelle, du système local régissant exploitations et communautés du versant du Chancay. Il existait encore un système local dans lequel s'articulaient étroitement le dispositif communautaire et les exploitations agricoles.

LA P
CONT
LITÉ:

I
tion I
passe
modif
sont c
d'oeuv
activit
clin. I
d'enca
Apoys
autori
paysar
reaucr
rémun
tions
bénéfi
réform
munat
désign
le terr

P.
admini
plus en
nation:

L
village:
mions
donner
les litig
San Ju
sation
leur in
parents
l'achat
ville. E
étadiar

LA NAISSANCE DE L'HÉTÉROGÉNÉITÉ DES SITUATIONS. CONTRADICTIONS DANS LES SYSTEMES LOCAUX ET MODALITÉS DE LA DÉSAGRÉGATION

En trente ans, les situations ont changé. En 1975–1980, la population péruvienne atteint 16–17 millions d'habitants; seule Lima dépasse les quatre millions. La Réforme Agraire des années 1969–1970 a modifié les règles d'appropriation des terres sur la Côte, les *haciendas* sont devenues des coopératives, mais elles ne recrutent plus de main-d'oeuvre temporaire. La pêche en mer qui, entre 1960–1970 était une activité créatrice d'emplois et rémunératrice, est maintenant en déclin. Le chômage urbain est de plus en plus important. La tentative d'encadrer les masses populaires rurales par le SINAMOS (*Sistema de Apoyo a la Mobilización Social*) a fait long feu. et avant que les autorités politiques ne décident de mettre à terme à l'entreprise, les paysans se sont chargés de rompre les accords passés avec cette bureaucratie dont leurs intentions révolutionnaires s'accommodaient de rémunérations élevées. Les minifundistes qui n'avaient pas de relations de voisinage avec les grandes propriétés foncières n'ont pas bénéficié de la Réforme Agraire et sont restés à l'écart des politiques réformistes des années 1970. Les modalités de transformation de communautés en coopératives, et le nouveau dispositif électif chargé de la désignation des autorités locales, ont été interprétés différemment sur le terrain.

Pourtant ces villages, restées à l'écart des préoccupations des administrations liméniennes, sont par tout un tissu de relations de plus en plus étroitement dépendants de l'évolution de la situation nationale.

La route construite par le travail des *comuneros* traverse les villages, les relie au fond de la vallée puis à Huaral vers Lima. Camions et cars l'empruntent plusieurs fois par semaine. Les transistors donnent instantanément les nouvelles; ils évitent à minuit et à midi les litiges, à propos de l'heure, entre *comuneros* de Huascoy et de San Juan, au moment de la répartition des eaux du Mihua. La scolarisation secondaire des enfants des villages s'est généralisée; elle entraîne leur installation à Huaral ou à Lima, demande un effort financier aux parents pour subvenir à leurs besoins et s'accompagne parfois de l'achat d'une maison ou d'un appartement pour loger la famille à la ville. Et quand on a vécu plusieurs années, comme collégien puis étudiant, on ne remonte plus au village à retrouver une situation de

minifundiste ou à garder les vaches en montagne. Même, si les conditions d'existence sont difficiles et les possibilités de trouver un emploi stable sont réduites. Ou bien il faut, comme on le verra, que le travail à la terre procure des revenus appréciables. Enfin les habitudes de consommation se modifient: on achète de plus en plus; de pâtes, de riz, de pain, de bière à la ville; on s'éclaire à la lampe à pétrole et on souhaite disposer de courant électrique, comme les villages du fond de la vallée.

Les transformations dans le secteur agricole pendant la décennie des années 70 portent sur deux secteurs: la croissance quantitative des troupeaux bovins jusque'en 1977 et le développement de l'arboriculture fruitière par rapport au déclin des productions vivrières et des luzernières.

L'accroissement des troupeaux bovins a été accéléré par la législation qui interdit l'abattage des vaches en âge de vêler; mais, il se manifeste dès les années 60. Il est le fait de quelques exploitations qui, au fil des ans, accumulent du capital sous la forme de têtes de bétail pour profiter du bas montant des taxes prélevés pour le pâturage et des relatives économies d'échelle entraînées par le gonflement du troupeau; surveiller vingt têtes ne demande pas deux fois plus de travail qu'en surveiller dix têtes. Les effectifs dénombrés à San Juan passent de 327 en 1960 à 642 en 1977. Les troupeaux importants (plus de vingt têtes) appartiennent à des *comuneros* âgés (plus de 55 ans). La constitution d'un troupeau est l'affaire d'une vie. Mais en même temps, à San Juan, la différenciation des revenus et du capital qui ne joue guère au niveau des terres cultivées (cf. régulation par l'eau et par le travail disponible) s'exerce par l'intermédiaire du troupeau; le nombre de bêtes possédées par *comunero* varie de deux à 39.

L'accroissement de la charge se fait sans modification des techniques de conduite des animaux et des pratiques d'élevage. La succession de plusieurs années à faible pluviosité entre 1977 et 1979 a été catastrophique. La fin des interminables saisons sèches est dramatique, parce que les animaux ne trouvent rien à manger. En 1979 l'effectif du troupeau de San Juan a été réduit à moitié (322 contre 642 en 1977) par mortalité; de nombreuses vaches sont stériles: trois veaux seulement sont nés en 1979. On ne fabrique plus de fromage et le peu de lait est laissé aux jeunes animaux. Par ailleurs, les parcours sont dégradés par le surpâturage et les ligneux non consommés tendent à remplacer les espèces appetentes. Ce choc sur le troupeau survient au moment où le double effet du départ des jeunes à la ville et le refus

des jeune
de plus er
y a une
climatiqu
et de l'at
des troupe

La s
le volum
choix da
tures les
zales, au

LE DEV

C'e
agricole

Dè:
de pêche
te de l
route, q
l'existan
moyenn
encore
sont fav
des arb
créer ar
apports
duite, e
obtenir
dessous

A
sentiel
village
main-d'
appari
niques,
la pom

des jeunes femmes restées au village de monter aux *vaquerías* laisse de plus en plus la surveillance des animaux aux femmes âgées. Donc il y a une crise sur l'élevage, à la fois par suite d'une conjoncture climatique défavorable, par l'effet de la pyramide des âges au village et de l'attitude des jeunes vis-à-vis des tâches ingrates du gardiennage des troupeaux.

La sécheresse n'a pas que des effets sur les parcours. Elle limite le volume d'eau disponible pour l'irrigation. D'où la nécessité d'un choix dans la répartition de l'eau d'irrigation. Il se fait vers les cultures les plus rentables: l'arboriculture qui se développe dans les *maizales*, au dépens des cultures vivrières des *corrales*.

LE DEVELOPPEMENT DE L'ARBORICULTURE FRUITIERE

C'est le fait majeur pour les villages étudiés dans le domaine agricole des dernières décennies.

Dès le lendemain de la deuxième guerre mondiale la production de pêches apparaît à l'initiative d'instituteurs dans la vallée affluente de Huayopampa. Elle est rendue possible par l'arrivée de la route, qui permet l'expédition rapide des fruits vers Lima et par l'existence d'un marché dans la capitale avec l'accroissement des classes moyennes et de leurs revenus. En dessous de 2 500 m et mieux encore de 2 000 m, les conditions thermiques et l'ensoleillement sont favorables, dans la mesure où l'on dispose d'eau pour l'irrigation des arbres. L'absence de variations thermiques mensuelles, oblige à créer artificiellement des rythmes saisonniers, à la fois par l'arrêt des apports d'eau mais également par l'usage de défoliants. Bien conduite, et sous réserve d'apports d'eau et d'engrais suffisants, on peut obtenir deux récoltes par an à 1 500 m et trois sur deux ans en dessous de 2 400 m.

A Huayopampa où l'arboriculture, dès 1950, mobilise l'essentiel de l'activité des exploitations, provoque le déplacement du village vers le bas, au milieu des vergers et entraîne la venue d'une main-d'oeuvre étrangère à la communauté. La culture des pêchers apparaît à Pampas dans les années 80; des liens étroits, préhispaniques, existent entre Pampas et Huayopampa et après la maladie de la pomme de terre des années 45, des agriculteurs de Pampas avaient

émigré aux plantations de Huayopampa. Ils en reviennent avec quelques plants et les pratiques de l'arboriculture. Les soins aux vergers deviennent suffisamment importants pour que le transfert des habitants de Pampas s'effectue entre 1954 et 1957 jusqu'au *maizal* de la Florida, situé à 2 500 m sur un replat. L'arrivée de la route facilite les expéditions des fruits, en caissettes, sur Lima où se met en place, à partir du marché central (*Mercado Mayorista*) tout un réseau de vente, des grossistes aux détaillants, qui reste contrôlé par les familles des arboriculteurs. Progressivement, les pêcheurs ont occupé l'ensemble des parcelles des *maizales* de Pampas de la Florida, d'où le recul correspondant des luzernières et de la culture du maïs. Les champs situés autour du village abandonné (3 100 m) sont progressivement éloignés et délaissés. La production de pêches mobilise l'essentiel du temps et des moyens des agriculteurs.

Cette production exige un ensemble de pratiques nouvelles et de moyens dépendants du marché et des activités de la ville. À l'aval, la nécessité d'avoir un marché pour l'écoulement régulier, des produits à bon prix. À l'amont, l'obligation d'acquérir des engrais, des pesticides, des défoliants et du matériel nécessaire aux traitements, des pulvérisateurs, notamment. La comptabilité agricole se complique. L'avantage passe à ceux qui possèdent un petit capital initial, qui ont les moyens de faire face aux investissements demandés par l'arboriculture et disposent à la fois de parcelles bien situées en dessous de 2 600 m, acquièrent sans difficultés excessives le savoir-faire nécessaire à l'entretien des arbres et à une adéquate gestion de la production de fruits. L'exploitant qui parvient à disposer d'un demi-hectare en vergers peut obtenir trois récoltes en deux ans (rythme qui se généralise à la Florida alors qu'à San Juan on en est encore à une récolte annuelle) et dispose de revenus de dix à vingt fois supérieurs à ceux d'un agriculteur qui pratique des cultures vivrières sur la même surface.

On assiste à la valorisation des parcelles où l'arboriculture est praticable —c'est-à-dire, les terroirs en dessous de 2 500 m— et à la concentration de l'eau, du travail et de l'ensemble des moyens dans ces secteurs à haut rendement. Mais en même temps, différentes dispositions communautaires peuvent constituer des entraves au développement des exploitations orientées vers l'arboriculture. Certains s'efforcent de faire sauter la règle de la répartition égalitaire de l'eau, *per capita*, soit par l'acquisition des contingents d'eau à d'autres exploitants, soit par l'appropriation d'eau de sources, ou la dérivation de l'eau du torrent, mais à titre privé. Ainsi, à la Florida un réseau extra-communautaire est géré par plusieurs exploitants.

Co
périeure
pour de
avantage
les trava
il est so
l'arboric
des com
des peor
jón de F
la com
ancienne
fait son

En
modités
publics.
propres
transpor
importa
par l'int
opérativ
d'alime

Alc
activités
au marc
maximis
pour un
commur
rapports

Ce
minifun
situation
pour-co
celles p
sur les
tarisatio
différen
misérabl
bilités d
par des
bloqué.

Comme le travail dans les plantations dégage une plus-value supérieure au salaire minimum — ce qui n'est impossible vis-à-vis à l'outil-pour des productions vivrières (maïs ou tubercules), l'exploitant a avantage à ne plus assurer les *faenas* communales et à faire exécuter les travaux par des *peones* rémunérés au salaire minimum. De même, il est souvent nécessaire, pour faire face aux pointes de travail dans l'arboriculture, de recourir à la main-d'oeuvre salariée. D'abord, celle des *comuneros*, mal pourvus en terre et les plus pauvres; ensuite celle des *peones* venus des régions misérables de la *Sierra*, comme le *Callejón de Huaylas*. Donc, l'apparition du salariat agricole à l'intérieur de la communauté; mais, ce qui est une pratique courante et déjà ancienne à Huayopampa dans les habitudes à la Florida mais qui a fait son apparition à San Juan, récemment.

En même temps, on s'efforce de conserver certaines commodités procurées par l'institution communale aidée par les pouvoirs publics. Par exemple, la communauté peut acquérir sur ses fonds propres ou avec l'aide de prêts, un ou plusieurs camions pour faire le transport des fruits vers Lima et donc, sont les exploitants les plus importants qui tirent en priorité d'avantage. Les organismes de l'État, par l'intermédiaire de la communauté, facilitent la création de coopératives pour procéder aux ventes groupés de produits comme d'aliments et de boissons, bière notamment.

Alors, la communauté n'est plus qu'un support offert à des activités, dont la logique est celle de l'exploitation individuelle reliée au marché. La logique de l'exploitation privée qui vise d'abord à maximiser ses revenus s'impose aux dépens de la logique holiste qui, pour une part et à un certain niveau, s'imposait dans le cadre de la communauté où, les rapports entre les hommes l'emportaient sur les rapports des hommes aux choses.

Ceci s'accompagne de tensions internes et de conflits avec les minifundistes qui pour des raisons personnelles ou en fonction de la situation de leur exploitation, apparaissent comme des laissés-pour-compte: petits agriculteurs qui n'exploitent que quelques parcelles pour des productions vivrières et doivent s'employer à bas prix sur les exploitations des voisins plus fortunés. On assiste à la prolétarisation sur place d'une partie des paysans et à l'accroissement des différences à l'intérieur du groupe local. Les enfants de ces paysans misérables préfèrent être prolétaires en ville qu'au village où les possibilités d'accéder à la conduite d'une exploitation deviennent difficiles par des prix élevés des parcelles et un marché foncier pratiquement bloqué.

Ainsi, le système local à deux compartiments (communauté et exploitations) perd sa finalité d'assurer sa reproduction. L'exploitation vivrière pratiquée à l'outil sur de petites parcelles et associée à un élevage extensif, médiocre et fragile se désagrège sans qu'aucun effort ne soit pas entrepris pour améliorer ses techniques (par exemple celles d'irrigation) et ses pratiques notamment dans le domaine de l'élevage. Seule l'exploitation agricole se développe, orientée vers l'arboriculture; laquelle est dépendante du marché et du système qui l'organise; tandis que les règles de la communauté sont transgressées ou s'évanouissent. Certes, elle a la fragilité des monoproductions: sensibilité écologique vis-à-vis des attaques des insectes, des champignons; sensibilité aux contraintes du marché et surtout à celle du prix du produit. Cependant, cette activité a permis faire face à la sécheresse des années 1977-1979, et a résisté aux difficultés économiques du pays. Ces pêches, dont la qualité n'est pas excellente, ont continué à se vendre malgré la crise urbaine et la baisse du pouvoir d'achat d'une partie de la population. Elle a permis le maintien sur place d'une population d'agriculteurs.

CONCLUSIONS

La question posée est de savoir quelles seront les formes d'exploitation agricole qui pourront se maintenir sur ces versants secs et pentus. A peu près, partout dans le monde les paysanneries et surtout, celles de montagne se désagrègent, à la fois car, elles constituent des sociétés rurales qui visent à s'assurer la subsistance et dont l'organisation se fait à trois niveaux: celui de l'exploitation familiale; celui de la collectivité locale; et enfin, celui de l'État qui contrôle, prélève et en cas de besoin garantit. Ensuite, parce que les avantages de la diversité des productions liés à l'étagement écologique s'anulent et disparaissent devant les inconvénients liés à la pente; difficultés, sinon impossibilités de mécaniser l'agriculture et donc de se bénéficier des économies d'échelle; coûts élevés des déplacements et des dépenses d'énergie pour relier les divers secteurs exploités lesquels sont comptabilisés et d'autant que l'énergie ne provient exclusivement de la seule énergie musculaire humaine ou animale.

Ici, la spécialisation fruitière procure des ressources, crée des emplois mais décale vers le bas, le centre de gravité des exploitations;

et pou
des lar
une fo
assuré
qu'un
bonne:
tage. F
élevag
réguliè
activit
qui so
des co
assiste
spécia
d'une
collec
ventu
des p:
diffici
lorsqu
dans c

et pourtant, le déclin des productions traditionnelles. L'utilisation des landes, comme parcours pour un bétail rustique et résistant est une formule intéressante, sous réserve que le gardiennage puisse être assuré au meilleur coût, que la charge animale ne soit pas forte et qu'un complément puisse être fourni par des fourrages obtenus en bonnes conditions, avec des animaux engraisés ailleurs avant l'abattage. Plus amont, dans la vallée les conditions sont meilleures pour un élevage bovin extensif: pâturages étendus, pluviosité abondante et régulière, et dans les communautés voisines la culture des pois est une activité intéressante. Ainsi partout, s'esquissent des spécialisations qui sont fonctions des données géo-écologiques, mais qui dépendent des conditions imposées par le marché à dominante urbaine. On assiste à la mise en place, d'un système de production relativement spécialisé à l'échelle de la vallée; mais à ce moment, il s'accompagne d'une hétérogénéité des situations au niveau des exploitations et des collectivités rurales voisines. Cette hétérogénéité ne facilite pas l'éventuelle mise en place d'une politique visant au *stockage* sur place des paysans pour limiter le flux vers les villes, où l'emploi devient difficile à trouver et dont la gestion pose de problèmes difficiles lorsque les agglomérations dépassent les quatre millions d'habitants dans des économies en crise.

uté et
itation
e à un
effort
emple
ine de
rs l'ar-
re qui
essées
tions:
cham-
lle du
e à la
nomin-
conti-
'achat
place

d'ex-
ecs et
t sur-
tuent
l'or-
iliale;
trôle,
itages
s'an-
e; dif-
de se
its et
s les-
exclu-

e des
tions;